



NOTRE ENNEMIE : LA FEMME

CONFÉRENCE DONNÉE LE 12 FÉVRIER 1921

== A LA MAISON COMMUNE ==

Par André LORULOT ⁽¹⁾



CAMARADES,

Comme vous le savez, la conférence de ce soir doit porter sur le sujet suivant : « Notre Ennemie : la Femme ; la Femme contre l'Individualité, contre la Propagande, contre la Vie logique. Les « exceptions ». Le vrai Féminisme ».

La considérable affluence des auditeurs qui emplissent cette salle montre qu'un tel sujet est bien fait pour captiver l'intérêt. Le titre, un peu piquant peut-être, que j'ai choisi pour cette conférence a d'ailleurs soulevé certaines critiques, et plusieurs articles ont été publiés en réponse à ladite conférence — avant même qu'elle eût été prononcée ! (je signale en particulier l'intéressant article publié par la Doctoresse Made-

(1) Nous publions le texte de cette conférence, qui nous a été très souvent réclamé. Cette publication donnera satisfaction aux nombreuses personnes qui n'ont pu entendre André Lorulot (la salle étant archi-bondée, on dut refuser plus de deux cents personnes). Nos camarades de province et de l'étranger seront également satisfaits de pouvoir lire ce discours, qui eut un certain retentissement et qui souleva des polémiques ; des articles furent publiés dans la *Voix des Femmes*, le *Libertaire*, le *Réveil de l'Esclave*, etc.).

leine Pelletier dans le dernier numéro du *Libertaire*, article avec lequel je suis du reste presque entièrement d'accord).

Qu'il me soit permis, avant d'entrer dans mon sujet, de rassurer certains de mes auditeurs et surtout de mes auditrices... On s'est un peu mépris sur mes intentions. J'ai reçu par exemple une lettre qui m'accusait de vouloir rabaisser la femme, de lui déclarer brutalement la guerre et de faire ainsi le jeu du cléricisme. Je n'ai pas, Camarades, d'aussi noires intentions, bien au contraire, et je vous demande simplement de vouloir bien suivre ma démonstration avec calme et avec attention. Il est du reste entendu que la parole sera librement accordée ensuite à tous ceux — et à toutes celles — qui désireront présenter la contradiction.

C'est une importante, c'est une redoutable question que celle des rapports entre l'homme et la femme !

L'étude de ce « duel », qui met les sexes aux prises depuis tant de siècles, a été souvent faite. L'union sexuelle, le mariage, l'amour tiennent une place immense dans la vie de l'homme et leurs répercussions, au point de vue social, sont également considérables.

Voilà bien longtemps que l'homme se plaint de la femme ! J'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de rappeler quelques opinions émises à ce sujet par des penseurs ou des philosophes célèbres. Il va sans dire que je ne prends pas à mon compte leurs affirmations et que je suis loin de me rallier à tous les textes dont je vais vous donner lecture. Il n'en est pas moins intéressant de les connaître, afin de pouvoir mieux les discuter et conclure ensuite.

Dès la plus haute antiquité commence un véritable concert de récriminations contre les filles d'Eve. La Bible en fourmille. Salomon a dit les choses les plus sévères et l'*Ecclésiaste* déclare : « J'ai trouvé un homme entre mille, mais je n'ai pas trouvé une femme entre elles toutes ».

Lorsque Job se lamente sur les malheurs de la vie et la laideur de l'homme, il n'en est pas autrement surpris, car : « Comment celui qui est né de la femme serait-il pur ? » Cette conception sera reprise bien plus tard et après beaucoup d'autres, par le poète Baudelaire. Il s'indignera en constatant que la nature n'a pas été très ingénieuse, puisqu'elle se sert de la femme, ce « vil animal » pour créer de la vie et « pour pétrir un génie ». Un tel reproche ne peut naître que dans

le cerveau de ceux qui placent à tort l'homme en dehors de la nature et qui méconnaissent son animalité. Pour celui qui réfléchit, l'animal n'est pas plus *impur* que l'homme.

Ce grief d'impureté est invoqué très fréquemment contre la femme, dans la plupart des livres de la Bible. Elle est impure parce qu'elle engendre et parce qu'elle est soumise à la menstruation. Il est assez comique de lire les prescriptions semi-hygiéniques et semi-religieuses, que donne la Bible en ce qui concerne l'impureté mensuelle, le « flux » diabolique de la femme ! C'est un chef-d'œuvre de naïveté et d'ignorance sur lequel je dois passer sans insister.

Dans son *Andromaque*, EURIPIDE fait ainsi parler une femme : « Je l'avoue, on a su trouver des remèdes aux morsures des bêtes féroces et des serpents, mais contre la femme, mal plus cruel que l'incendie, que la vipère, on n'a inventé jusqu'à présent aucun remède. »

Voici une image de PLAUTE : « Qui voudra se donner beaucoup d'embarras n'aura qu'à se donner deux choses : un vaisseau ou une femme. Ce sont les deux choses du monde les plus difficiles à équiper. »

SOCRATE est beaucoup moins hostile au sexe faible. « Il ne lui manque, dit-il, pour égaler l'homme, qu'un peu plus d'intelligence et de vigueur. Quant à l'époux qui est affligé d'une compagne acariâtre (telle Xantippe, immortalisée par son détestable caractère), « il doit mettre à profit cette circonstance pour améliorer son propre caractère et s'exercer à la patience... » Voilà une philosophie qu'il serait désirable de voir adopter par un grand nombre de maris et d'épouses, dont le foyer est trop souvent un enfer insupportable. Mais il n'est pas donné à chacun, et c'est regrettable, d'être aussi maître de ses nerfs que l'était le compagnon de dame Xantippe.

Quant à PLATON, accommodant son dédain de la femme avec sa théorie des vies successives, il assure que « les hommes lâches et qui ont été injustes durant leur vie, sont, suivant toute vraisemblance, changés en femme à une seconde naissance ».

On ne peut mieux soutenir la thèse de l'infériorité de la femme !

De telles opinions ne sont pas rares chez les « Sages » de l'Antiquité. Je pourrai citer *Pythagore*, prêchant de ne se marier qu'avec la plus extrême prudence ; *Sophocle*, déclara-

rant que « le silence est l'ornement des femmes », auxquelles il est d'usage de reprocher leur bavardage et leurs médisances. SENEQUE est plus méchant encore, lorsqu'il pose la question que je vais vous lire : « Est-il un mari, un seul, qui craigne la mort de son épouse, si vertueuse qu'elle soit, et qui ne compte ses années que pour savoir quand il pourra en être délivré ? »

Voilà, certes, une malédiction exagérée ! Il serait bien triste que tous les maris passassent leur temps à souhaiter la mort de leurs femmes ! Mieux vaudrait n'en pas prendre...

Le grand historien romain TACITE est plus modéré, lorsqu'il reproche aux femmes « d'être d'ordinaire cause de la désunion ». En raison de leur fonction naturelle et des désirs amoureux qu'elles éveillent au cœur de l'homme (et qu'elles sont en général très satisfaites d'éveiller), il est évident que les femmes sont un facteur de désharmonie, de trouble et de rivalité. Il en est de même chez la plupart des animaux, soit en dit en passant. Mais il serait injuste de faire porter à la femme la responsabilité du phénomène de compétition sexuelle. Même lorsqu'elle suscite consciemment et volontairement les appétits du mâle, déchainant ainsi des jalousies et des conflits, est-elle à blâmer d'une façon exclusive ? Le mâle autoritaire et jaloux, dominé par ses sens, par ses nerfs et par son égoïsme, est-il également « fautif » ? C'est un problème assez difficile à trancher pour un moraliste... déterministe !

Nous en reparlerons. Contentons-nous pour l'instant d'indiquer que la pratique de la liberté et du respect des droits et des sentiments doit toujours s'imposer, dans tous les cas. Du moins, c'est l'idéal vers lequel il est bon de s'efforcer...

Poursuivons notre promenade parmi les détracteurs de la femme. Avant de quitter l'Antiquité, rappelons que dans toutes les sociétés anciennes, la femme fut toujours asservie. Chez les sauvages et chez les primitifs, son sort était lamentable. Le mâle avait tous les droits sur elle, il pouvait la maltraiter, la tuer et quelquefois même la manger — lorsqu'elle avait cessé de plaire ou lorsqu'elle ne pouvait plus travailler suffisamment !

La femme fut une mineure, une inférieure. La législation romaine, qui ne fut pourtant par l'une des plus hostiles à la femme, loin de là, déclare expressément « qu'on n'accorde

pas à la femme la même confiance qu'à l'homme ». Les femmes n'étaient pas admises à témoigner en justice et l'étymologie même de l'expression *testimonial* indique son caractère exclusivement mâle. Faut-il ajouter qu'aujourd'hui encore la femme est privée d'une foule de droits civils et politiques dont l'homme s'est arrogé la possession exclusive ?

L'Eglise chrétienne émet la prétention d'avoir relevé la femme et de l'avoir émancipée. C'est un grossier mensonge. Les Chrétiens ont adopté au contraire toutes les préventions qui existaient contre la femme. L'esprit de la Bible, dont ils se réclamaient et dont j'ai donné déjà quelques aperçus, est imprégné de la plus grande animosité pour la femme. Elle est la servante, elle élève les enfants. Voilà tout son rôle. L'homme est le maître, le chef incontesté. Il commande à sa progéniture et à sa femme (ou à ses femmes, car la polygamie s'épanouit librement dans la Bible !)

Le sixième commandement de l'Eglise est resté pleinement conforme à la mentalité du peuple élu de Dieu : « Vous ne désirerez point la femme de votre prochain, ni sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui lui appartienne ».

Le fait, pour la femme, d'être mise au rang de l'âne, et du bœuf et d'être considérée comme la propriété de son mari et comme son bien propre, n'a rien de flatteur pour elle. Hélas ! beaucoup de femmes s'en contentent encore et cette grossière conception est à la base d'un grand nombre de mariages actuels. Cela explique la fréquence des actes de brutalité, des assassinats et des vengeances perpétrés, par des maris ou des épouses trompés, sur la personne des *infidèles*, car il y a encore une foule de gens qui professent en cette matière les vues les plus étroites.

L'Eglise a prêché la haine de la chair, la beauté du célibat. Elle a maudit la femme, l'éternelle tentatrice, la perverse fille d'Eve, le démon de la sensualité. Elle l'a accablée d'épithètes malsonnantes : « hameçon du diable, basilic féroce, tête de la Gorgone, ennemi du repos, ruine des royaumes, forêt d'orgueil, monstre vicieux, instrument de l'Enfer, etc. » Je cite textuellement, mais je m'arrête, car il faudrait lire des volumes entièrement remplis de diatribes aussi péjoratives et aussi malsonnantes. Elles sont parfaitement résumées dans cette pensée d'un Père de la Compagnie de

Jésus, citée par Paul Bert : « Mieux vaut la méchanceté d'un homme que le bienfait d'une femme ».

N'oublions pas que le Christianisme a sanctionné la servitude de la femme et que saint Paul a dit : « Les femmes doivent être soumises à leurs maris. La femme doit craindre l'homme ». Et ailleurs il répète : « Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni même de prendre aucune autorité sur l'homme, mais je veux qu'elle se tienne dans le silence, car Adam a été formé le premier, Eve ensuite, et ce n'est pas Adam qui a été séduit, mais la femme s'étant laissée séduire s'est rendue coupable de transgression ».

Toute la doctrine de l'Eglise est là. Elle sera reprise par saint Thomas d'Aquin, affirmant que « la femme est un être accidentel et manqué », et par la plupart des Pères de l'Eglise.

L'Eglise est allée jusqu'à discuter, au Concile provincial de Mâcon (réuni au VI^e siècle) la question de savoir si la femme avait une âme !! Dans la Théologie de Settler et Rousselot (citée par P. Bert) on dit, au sujet du baptême des monstres, que si le monstre est né à la suite des rapports d'un homme et d'une bête, on pourra le baptiser, mais qu'il ne faut pas le baptiser s'il est né des rapports d'une femme et d'une bête. Cette embryologie singulière nous permet de saisir sur le vif la croyance chrétienne en l'infériorité féminine.

Le Lévitique avait auparavant soutenu une thèse identique. Il y est dit, effectivement : « Lorsqu'une femme deviendra enceinte et quelle enfantera un mâle, elle sera impure pendant sept jours. Si elle enfante une fille, elle sera impure pendant deux semaines ».

Laissons l'Eglise et tous les anathèmes dont elle a poursuivi, dans un but de domination et d'exploitation, la femme et l'amour. Nous allons voir, par quelques rapides exemples, que les philosophes de tous les temps ont repris, sauf quelques rares exceptions, les mêmes imprécations et les mêmes reproches à l'égard de l'élément féminin.

Je ne citerai que quelques noms. Il faut se borner. Ne prenons ni La Fontaine, ni Boileau, ni Molière, ni tant d'autres. Ecoutons RABELAIS, par exemple : « Quand je dis femme, je dis un sexe tant fragile, tant variable, tant muable, tant inconstant et imparfait, que nature me semble (parlant en tout honneur et révérence) s'estre esgarée de ce

bon sens par lequel elle avait créé et formé toutes choses, quand elle a basti la femme...» (*Pantagruel*).

A côté de Rabelais, qui fut pourtant un esprit affranchi, permettez-moi de citer THOMAS MORUS, précurseur audacieux lui aussi et réformateur social sérieux : « Cherchez-vous une épouse ? C'est comme si vous aviez devant vous un sac rempli de serpents parmi lesquels se trouverait une anguille. Fouillez-vous dans le sac ? Il n'est pas absolument impossible que vous attrapiez l'anguille ; mais vous la manquerez cent fois, mille fois et toujours vous retirerez la main avec une nouvelle morsure. »

Écoutons LA BRUYÈRE : « Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme ou de trouver heureux celui qui n'en a point ».

Voyons des auteurs plus modernes. JOSEPH DE MAÎTRE a déclaré que : « La science est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît pas de femmes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par elle ! »

Joseph de Maistre était un fougueux catholique ; comme tel il n'aimait pas la science. N'est-ce pas lui qui fit l'apologie de l'ignorance ?

Prerions un autre catholique, beaucoup plus libéral d'ailleurs, L'ABBE DE LAMENNAIS. « La femme ? Machine à sourire, statue vivante de la stupidité. Parlez à sa raison, son regard flotte au hasard. Insistez, elle bâille derrière l'éventail. La vérité pour elle est une porte fermée. Le Créateur en la faisant d'un reste de limon, a oublié l'intelligence ; une ombre tient la place de son âme dans son cerveau ».

En lisant de telles phrases, on n'est pas du tout surpris que les Pères de l'Eglise aient soutenu la thèse que la femme n'avait pas d'âme...

C'est également Lamennais qui a dit : « Je n'ai jamais rencontré de femme qui fut en état de suivre un raisonnement pendant un demi-quart d'heure ».

L'intelligence de la femme est terriblement contestée. RETIF DE LA BRETONNE, qui avait pourtant beaucoup « pratiqué » les femmes, avait dit déjà, en son temps : « Quarante ans d'observations et d'expériences m'ont convaincu que la femme la plus spirituelle n'a que la raison d'un

garçon de 16 ans. Une femme auteur d'un grand mérite a la raison de Voltaire à 16 ans ; mais sa raison ne vieillira jamais davantage, quoi qu'elle ait beaucoup d'esprit ».

HONORE DE BALZAC n'est guère plus tendre, lorsqu'il écrit : « Il y a toujours un fameux singe dans la plus jolie et la plus angélique des femmes ».

On ne peut nier, certes, que la femme soit fort experte sous le rapport des « singeries ». Elles lui permettent de plaire, de flirter avec l'homme, de conquérir celui-ci... L'Amour ! Se faire aimer et désirer ! Tout est là pour la femme et c'est encore Balzac qui écrira : « Aimer est sa religion, elle ne pense qu'à plaire à celui qu'elle aime ; être aimée est le but de sa vie, exciter les désirs, le but de ses gestes ».

Il conviendrait cependant de ne pas oublier que la plupart des hommes apprécient beaucoup ces « singeries » et que la coquetterie de la femme serait moins développée si nous y étions un peu moins sensibles.

Le spirituel MARIVAUX avait dit : « Une femme qui n'est pas coquette, c'est une femme qui a cessé d'être ». Cela est vrai dans une certaine mesure. La femme ne doit pas négliger sa beauté et il est tout naturel qu'elle soit heureuse d'être admirée par celui qu'elle aime et de paraître jolie à ses yeux. Mais tout n'est pas là... On doit chercher à plaire aussi par les qualités intellectuelles et morales, qui créent des liens plus durables, quoique moins passionnés, entre les individus.

STENDHAL n'avait pas tout à fait tort lorsqu'il disait que : « Le désir de plaire mettra à jamais les grâces féminines en dehors de toute atteinte d'une éducation quelconque. » Il faut viser à concilier, je le répète, l'épanouissement de la beauté physique avec le développement de l'esprit. La chose est-elle aussi difficile qu'on le prétend ?

Nul ne sera surpris d'apprendre que NAPOLEON n'était pas du tout féministe. Il s'exprimait en ces termes : « La femme est donnée à l'homme pour qu'elle fasse des enfants. La femme est notre propriété, mais nous ne sommes pas la sienne. Elle est la propriété de l'homme, comme l'arbre est celle du jardinier » (*Mémorial de Sainte-Hélène*).

Le néfaste Bonaparte subordonnait tout à la question de population. Il lui fallait à tout prix de la « chair à canon ».

afin de pouvoir continuer sa politique de guerres et de conquêtes. Aujourd'hui encore, beaucoup de nos chauvins et de nos « repopulateurs » pensent comme lui.

Laissons Napoléon et regrettons de trouver un esprit aussi génial que SCHOPENHAUER parmi les pires adversaires de la femme. Il a dit tant de choses contre cet « animal à cheveux longs et à idées courtes », que je dois me borner, parmi ses boutades les moins cruelles, à épingler celle-ci : « Les femmes n'ont ni le sentiment, ni l'intelligence de la musique, pas plus que de la peinture ou des arts plastiques ; ce n'est chez elles que pure singerie, prétextes et affectations, exploités par leur désir de plaire ; elles sont incapables de prendre une part désintéressée à quoi que ce soit. »

En digne continuateur de Schopenhauer, NIETZSCHE a repris sa thèse antiféministe : « Nier l'antagonisme qu'il y a entre l'homme et la femme et la nécessité d'une tension éternellement hostile, rêver peut-être de droits égaux, d'éducation égale... voilà les indices typiques de la platitude d'esprit ». Ailleurs, il fait l'éloge des coutumes orientales et va jusqu'à dire que l'on doit considérer la femme « comme un objet qu'on peut enfermer, comme un objet prédestiné à la domesticité ». Faisons la part de la pathologie pour apprécier de semblables affirmations, chez un auteur tel que Nietzsche surtout !

Mais le bon RENAN, si modéré d'ordinaire, ne constata-t-il pas lui aussi que : « Au lieu de demander aux hommes de grandes choses, des entreprises hardies, des travaux héroïques, elles leur demandent de la richesse, afin de satisfaire un luxe vulgaire ». Nous serrons ici de plus près la réalité et ce n'est pas à tort, semble-t-il, que Renan reproche à la femme d'être un obstacle à l'idéalisme masculin. Comment en serait-il autrement ? Comment pourrait-elle exhorter son compagnon à accomplir des actes dont elle ne peut comprendre la valeur et la beauté ?

Contre la femme (baptisée par ALEXANDRE DUMAS FILS : « la seule œuvre divine inachevée » ou « un ange de rebut »), nous allons voir se dresser un autre adversaire qui n'est pas un réactionnaire ni un clérical pourtant. Je veux parler de Proudhon, le « Père de l'Anarchie ». Nul ne fut plus misogyne que lui. (*Violentes interruptions*).

...Camarades, quelles que soient vos conceptions person-

nelles, je vous demande de suivre ma démonstration avec calme et de modérer vos nerfs autant que possible. Je ne prends pas à mon compte toutes les opinions dont je vous donne lecture, même lorsqu'elles émanent d'un esprit aussi sympathique que Proudhon. Mais il faut les connaître ces opinions, si l'on veut pouvoir en juger.

Voici donc ce que dit PROUDHON. Je donne seulement les passages essentiels, pour aller plus vite : « La femme est une sorte de moyen terme entre l'homme et le règne animal... » (*Protestations de plusieurs auditrices*).

Je n'invente rien, citoyennes. Voici, du reste, tout le passage :

« La femme est inférieure au point de vue physique, elle est inférieure au point de vue intellectuel, elle est inférieure au point de vue moral... »

« Elle est inférieure physiquement, cela est si évident qu'il est à peine besoin de le démontrer... La femme est un diminutif de l'homme ; c'est un être passif, sacrifié d'avance à la fonction maternelle ; tout jusqu'à la conformation de son cerveau la prédispose à cela et la rend incapable de faire autre chose... Inférieure devant l'homme à tous les points de vue, c'est une sorte de moyen terme entre lui et le reste du règne animal... La femme a l'esprit faux, irrémédiablement faux. Son infirmité intellectuelle porte sur la qualité de la pensée aussi bien que sur l'intensité et la durée de l'action. Dans cette faible nature, la défectuosité de l'idée résulte du peu d'énergie de la pensée... »

« La pensée en tout être vivant est proportionnelle à la force, car la force physique n'est pas moins nécessaire au travail de la pensée qu'à celui des muscles. »

Proudhon ajoute que « la femme qui exerce son intelligence devient laide, folle, guenon, etc. » Et il donne au jeune fiancé un conseil plutôt autoritaire : « Jeune homme, si tu as envie de te marier, sache d'abord que la première condition, pour un homme, est de dominer sa femme et d'être maître ».

L'anarchiste Proudhon sur ce point n'est guère affranchi. Il raisonne encore comme le mâle primitif qui dirigeait sa compagne à coups de gourdin.

Parmi les auteurs contemporains, on trouverait beaucoup

de conceptions semblables. Depuis l'académicien ALFRED CAPUS, déclarant que : « Une femme est capable de faire le mal rien que pour avoir le plaisir de le raconter à son ami intime », jusqu'à ROMAIN ROLLAND disant : « On n'a pas tort de dire que la femme est la moitié de l'homme. Car un homme marié n'est qu'une moitié d'homme », nous en pourrions citer des quantités d'exemples.

Il faut nous limiter. Je veux à présent vous donner, très rapidement, des opinions de femmes, afin de montrer que l'homme n'a pas été seul à critiquer le beau sexe. Vous savez du reste que les femmes sont presque toujours les pires ennemies de leur propre sexe et qu'elles aiment à se déchirer férociement.

Laissons parler GEORGE SAND. Elle écrit à une amie : « Vous croyez à la grandeur des femmes et vous les tenez pour meilleures que les hommes. Moi, ce n'est pas mon avis ». Plus tard, écrivant à Flaubert, elle est plus catégorique : « Je sais que le féminin ne vaut rien ». Et ailleurs encore, elle dit : « Les femmes n'ayant ni profondeur dans leurs aperçus, ni suite dans leurs idées, ne peuvent avoir de génie ».

RACHILDE réagit contre la tendance qui fait de la femme une victime trop exclusive de l'homme :

« Il faut en finir avec toutes les légendes répandues, depuis des siècles, sur l'éternelle victime. L'éternelle victime, c'est l'homme : il n'est pas très supérieur à sa noble compagne, comme intelligence et comme ambition, mais tout de même, vouloir lui voler encore, au nom d'une morale nouvelle, le semblant de liberté qu'il possède vis-à-vis de nous, cela dépasse un peu les bornes des roseries quotidiennes ».

Et c'est encore une femme, M^{me} DE GIRARDIN, qui se moque des hommes assez simples pour croire à la vertu des femmes... « La vertu des femmes est la plus belle invention des hommes ».

Il s'est trouvé assurément des hommes, qui n'étaient pas tous des poètes ou des amoureux, pour chanter et glorifier la femme. Fourier et les Saints Simoniens, par exemple, furent dans ce cas. Mais ils restent des exceptions et dans l'universel concert d'imprécations qui monte depuis des siècles contre la femme, la voix de ses défenseurs ne rencontre qu'un faible et timide écho.



Tout récemment, notre cher et grand ami HAN RYNER, qui me fait l'honneur d'être présent dans cette salle, a publié un petit livre : « Dialogue du mariage philosophique », dont je vais citer quelques passages suggestifs :

« Parmi celles qu'il me fut donné de connaître, aucune ne savait se taire. Le plus souvent, elles parlaient pour le seul plaisir, je crois, de produire des sons avec la gorge... Elle aime les bourdonnements alternés. A vrai dire, une femme ne sort jamais de l'enfance et l'enfant ne supporte guère qu'on cesse un instant de s'occuper de lui... Le bourdonnement signifie que dame Mouche est jalouse de toute pensée qui ne se dirige pas vers elle, de toute pensée qui a l'impertinence d'être autre chose que l'admiration de son corps, de ses mouvements et de son esprit, de ses ailes et du joli bruit intelligent que répandent ses ailes...

« L'épouse du philosophe répète les paroles du philosophe comme le corbeau du cordonnier répète les paroles du cordonnier. Femme et oiseau imitent des bruits.

« Quiconque vit avec une femme sera stérilisé par le bavardage dont elle trouble ses heures et leur calme profond.

« La force d'âme qui permet de supporter Xantippe est une vertu. La prudence qui conseille de fuir Xantippe est une vertu plus belle.

« La femme n'est pas le torrent qui emporte à grand fracas les résistances. Elle est l'eau discrète qui, par des fentes invisibles, se glisse d'abord goutte après goutte. Prends garde : les fentes s'élargiront, se rejoindront et ta volonté un jour ne sera plus que ruines... La femme te prendra avec une joie de fête un peu du temps que tu donnais à tes amis, un peu du temps que tu donnais à l'étude... La plus grossière et la plus naïve des femmes est, pour cette lutte qui fait toute sa vie, vingt fois plus subtile que le plus habile des hommes. Es-tu capable, Epictète, de te défendre contre la joie et contre la caresse ? Peut-être. Mais si tu vois pleurer, si tu t'entends accuser d'égoïsme et de dureté de cœur ? Eh ! le moment n'est pas loin où tu t'accuseras toi-même... »



Que faut-il dégager. Camarades, de toutes ces opinions, de tous ces reproches qui s'accumulent de Platon à Proudhon et de Rabelais à Han Ryner, sur la tête gracieuse de nos compagnes ? Que devons-nous en penser et qu'allons-nous conclure ? Le moment est venu pour moi d'exposer ma conception personnelle, en toute courtoisie, mais aussi en toute impartialité.

La femme, nous dit-on, est bavarde, vaniteuse, superficielle. Elle ne s'intéresse à rien d'élevé ni de sérieux. Hors la coquetterie, peu de choses la passionnent...

Cela, nous pouvons l'admettre, je crois. Mais il faut immédiatement ajouter que parmi les hommes, on en trouve un nombre considérable qui ne sont guère plus évolués. S'ils sont moins bavards que la femme (pas toujours), ils sont par contre davantage adonnés à l'alcoolisme et au tabagisme. Comme alimentation intellectuelle, ils se contentent du *Petit Parisien* ; ils sont suiveurs, crédules, fanfarons ; ils sont impulsifs et intolérants. Rien ne les autorise assurément à parler de la femme avec un tel dédain...

Néanmoins, il faut bien reconnaître qu'il y a des exceptions et qu'elles sont plus nombreuses chez les hommes que chez les femmes. L'homme cherche à s'éduquer, il achète des livres, il s'instruit ; il s'organise, il va dans les réunions, il se mêle au combat social avec plus de facilité que la femme — qui cherche au contraire, d'habitude, à réfréner l'ardeur de son compagnon.

La femme serait-elle donc, scientifiquement parlant, inférieure à l'homme ?

On l'a prétendu et on s'est livré à ce sujet à de savantes démonstrations. Explorant la conformation crânienne de la femme, M. de Quatrefages a pu dire que, sous ce rapport, « la femme resterait enfant toute sa vie ». D'autres anthropologistes ont comparé la femme, non seulement à l'enfant, mais au nègre, à l'idiot et au dégénéré. On a découvert qu'elle possédait 150 à 200 centimètres cubes de matière cérébrale de moins que l'homme (le nègre en a 100 à 120 centimètres cubes en moins) et on en a tiré argument.

J'estime que cela ne prouve pas grand'chose et que les plus vastes crânes ne renferment pas toujours les intelligences les plus vives. C'est avec raison qu'on a pu dire qu'il n'y avait rien au monde de plus admirable que le cerveau de la fourmi — ce minuscule insecte, auquel notre ami Han Ryner a consacré un si beau livre : *l'Homme Fourmi*.

La femme a sa constitution propre. Elle est beaucoup plus sanguine que l'homme (Ambroise Paré, Cabanis). Elle est surtout plus nerveuse, plus émotive : elle réagit plus vite à la moindre impression extérieure. Elle est moins capable que l'homme d'un effort soutenu du cerveau, d'une attention prolongée. La vie sexuelle, ou pour mieux dire utérine, tient une très grande place chez elle. Nul n'ignore que l'état de grossesse influe beaucoup sur son équilibre : il en est de même pour les périodes de menstruation.

Ces différences organiques sont importantes. Elles ne permettent pas d'affirmer que la femme est inférieure, ni supérieure (ainsi que le prétendent certaines féministes) à l'homme. Elle est *différente*, telle est l'exacte vérité et il n'est au pouvoir de personne d'effacer cette différence ou de faire qu'elle n'existe pas.

Il ne faut pas oublier, au surplus, que la femme possède des aptitudes et des capacités qui lui sont propres. Son intelligence est moins profonde, mais elle est vive et pénétrante. La femme a des qualités incontestables de finesse. Ah ! comme elle est fine, comparée aux pauvres lourdauds que nous sommes ! Elle est très psychologue, surtout dans le sens intuitif, ce qui lui confère en certaines circonstances une remarquable supériorité sur l'homme.

Les détracteurs de la femme ont tiré argument du fait qu'elle avait peu inventé, qu'elle n'était pas une « créatrice », ni dans les sciences, ni dans les arts et qu'elle s'entendait seulement à copier et à imiter. Même dans les branches d'industries qui la touchent d'une façon tout spéciale, telles que la cuisine et le ménage ; même en ce qui concerne la mode et la toilette (qui absorbent pourtant les trois quarts de son activité !) la femme n'invente rien. Ce sont des hommes qui créent les nouveaux modèles de chapeaux et de robes, si grotesques souvent et si carnavalesques, dont les femmes sont toutes heureuses de s'affubler...

C'est seulement dans l'art du théâtre et de la comédie que

la femme s'est révélée supérieure. Précisément, grâce à ses qualités d'imitation et d'intuition, à son aptitude innée à incarner à volonté tel ou tel sentiment. Hélas ! ce n'est pas seulement sur les planches que les femmes jouent la comédie et le drame ! « Actrices » incomparables, elles dupent et gouvernent l'homme avec un art parfait...

L'idée de l'infériorité manifeste de la femme sur le terrain intellectuel et moral (je ne parle pas du point de vue physique qui n'a qu'une importance secondaire) a été longtemps admise d'une façon unanime. J'en ai donné trop de preuves pour vouloir y revenir. On prétendait ainsi fermer aux femmes l'accès de certaines carrières, sous prétexte qu'elles ne seraient jamais capables de les exercer d'une façon satisfaisante. Le célèbre médecin GUY PATIN ne voulait pas qu'elles étudiassent la médecine ; elles n'avaient pas « l'esprit assez fort » et il les renvoyait « filer la quenouille ». Il en était de même pour beaucoup d'autres professions. En résumé, la femme n'était bonne que pour ravauder les chaussettes, faire la cuisine et moucher les enfants.

Il serait superflu d'appuyer sur l'absurdité d'un tel préjugé. Il y avait une sorte de vanité puérile, de la part de l'homme, à rabaisser ainsi sa compagne. Il y avait aussi une crainte évidente de sa concurrence dans certains métiers... On n'est pas toujours très large dans les milieux ouvriers et nous avons souvent souvenir des luttes menées, par exemple, par les imprimeurs, pour empêcher la femme de gagner sa vie normalement dans les ateliers, aux côtés des hommes.

Qu'on le veuille ou non, la preuve est faite : la femme est capable d'exercer honorablement la plupart des métiers. D'une façon générale, elle ne se montre pas inférieure à l'homme. En tout cas, son infériorité se manifeste d'une façon plutôt exceptionnelle. Rien ne prouve qu'elle ne finirait pas par disparaître tout à fait, par la pratique et par l'entraînement.

Si l'on invoque le cas de certaines femmes, plus ou moins bien équilibrées, ou trop nerveuses, qui s'acquittent de leurs fonctions d'une façon défectueuse, je répondrai qu'il en est de même chez les hommes. Il ne manque pas de cerveaux plus ou moins abêtis parmi les mâles, ni de tempéraments pathologiques, ni d'ignorants et de paresseux.

Ne généralisons donc pas. S'il y a des hommes plus compétents que beaucoup de femmes (et c'est compréhensible),

il y a aussi des femmes (inutile de citer des noms) qui dépassent de cent coudées la moyenne du sexe fort.

La question est avant tout *individuelle* et ce n'est pas nous, individualistes, qui devons l'oublier.

Assurément, on doit souhaiter que la femme s'améliore de plus en plus, qu'elle devienne plus maîtresse de ses nerfs, plus sérieuse, plus profonde et moins *poupée*.

C'est impossible, dira-t-on ? Rien n'est moins prouvé. Nous pouvons tous agir sur notre système nerveux par une vie saine et par une hygiène appropriée. La femme qui suit un régime irritant, qui s'intoxique, qui mène une vie trop sédentaire, abuse du café, néglige l'hydrothérapie et s'abandonne à la constipation... cette femme ne peut avoir le caractère aussi bien équilibré que si elle vivait normalement. Que survienne la période menstruelle et elle sera insupportable !

Je m'excuse, Camarades, d'entrer ainsi dans des détails physiologiques, mais vous savez comme moi que la physiologie (et la pathologie surtout) peut seule nous éclairer. « L'âme » et le corps sont liés indissolublement ; ils ne font qu'un et notre système nerveux est trop délicat pour que nos fautes et nos abus ne retentissent pas sur lui, parfois très cruellement.

Or, la plupart des auteurs qui refusent à la femme l'entrée de certaines professions, se basent sur son « infirmité mensuelle », qui la détraque et la met en état d'instabilité et de nervosité. Il est donc utile de faire remarquer que chez les femmes qui vivent une vie rationnelle ces troubles mensuels n'existent pas. La menstruation s'accomplit alors comme un phénomène normal et n'entraîne aucun désordre.

Le D^r ENGELMANN (cité par Jean Finot) a montré, par exemple, que la femme américaine, qui se livre aux exercices physiques et au sport, souffre beaucoup moins de sa « périodicité » que la femme européenne. Celle-ci, grâce à l'éducation absurde que le catholicisme lui impose encore, n'ose pas bouger. Elle est réfractaire à la vie au grand air et elle se confine dans son appartement, assise sur une chaise, tricotant un éternel fichu ou une paire de bas !

Le même auteur déclare que les femmes gymnastes ou acrobates sont encore plus favorisées sous ce rapport et que chez elles la fonction mensuelle est complètement inoffensive.

D'autre part, on voit dans les relations de voyages de la plupart des explorateurs, que chez les sauvages, la femme est,

sous ce rapport, bien mieux équilibrée qu'au sein des nations civilisées. L'habitude de monter à cheval, de faire des travaux physiques parfois violents, de ramer, de marcher ou de courir, est certainement bienfaisante et favorise toutes les fonctions organiques sans exception.

Croyez bien, mes chers Camarades, que ce point de vue n'est pas aussi négligeable que des esprits superficiels pourraient le supposer. La femme bien portante sera un élément d'harmonie. Il en est de même pour l'homme, qui demeurera incapable de vivre une vie fraternelle, s'il reste l'esclave de ses vices.

Vous voyez que je ne me rallie pas à la thèse de ceux qui considèrent la femme comme un élément très inférieur, presque voué à l'imbécillité ! Son cerveau n'a peut-être pas tout à fait l'envergure de celui de l'homme, mais le sexe féminin a produit quand même des intelligences de valeur. Les Hypathie, les Sophie Germain, les Clémence Royer, les Caroline Herschel, les Madame Curie et tant d'autres dont les noms nous échappent, ont montré que la femme n'est pas condamnée à végéter dans l'ignorance et dans la stupidité.

Est-ce à dire qu'elle est l'égale de l'homme ? Qu'elle peut faire tout ce que fait l'homme et qu'elle doit copier servilement ce dernier ?

Je ne le crois pas. Des féministes qui affirment leurs droits, par exemple, en fumant du tabac, m'ont toujours paru ridicules. Ce n'est pas donner une preuve de valeur, bien au contraire, que d'imiter les perversions masculines.

La femme restera différente. Il le faut bien, pour que l'attraction sexuelle puisse se faire. Si tous les attributs particuliers à chaque sexe finissaient par disparaître (ce qui est impossible) et que les hommes et les femmes arrivent à se confondre, on ne peut nier que les facteurs, si impérieux, qui les poussent les uns vers les autres, perdraient de leur force. Cela n'est pas souhaitable. La femme doit symboliser le charme, la beauté, la grâce, tandis que l'homme représente la force et l'énergie.

L'idéal, c'est qu'il n'y ait pas d'exagération. On a soutenu que les femmes qui développaient leur cerveau devenaient laides, « hommassettes », rebutantes. Cela ne me paraît pas fondé. Un tel jugement se base plutôt sur des exceptions. Ce n'est pas parce qu'elles ont étudié que ces femmes sont devenues laides ; c'est parce qu'elles étaient laides, qu'elles n'ont

pu se consacrer à l'amour d'une façon aussi exclusive que les autres femmes, qu'elles ont cherché un dérivatif dans la science et dans l'étude. Il me semble que cette façon d'expliquer le phénomène est plus rationnelle.

En admettant que la femme intellectuelle soit moins frivole, qu'elle ait moins de temps pour se farder et s'attifer, qu'elle aille plus souvent dans les bibliothèques que dans les grands magasins, je réponds qu'il n'y a pas là un grand mal — tout au contraire !



Tout à l'heure, Camarades, lorsque je parlais de l'infériorité de la femme, une Camarade a dit : « C'est de la faute de l'homme si la femme est une inférieure ! »

Camarades, il y a là un vaste problème. Il ne faut pas trop se hâter de le trancher ni dans un sens ni dans l'autre.

Cette affirmation contient, certainement, une grande part de vérité. Maintenu sous la tyrannie la plus brutale, mise dans l'impossibilité d'étudier, comment la femme aurait-elle pu développer son cerveau ?

Mais la thèse contraire n'est pas non plus sans valeur. Que dit-elle ? Ceci : « Si la femme a été assujettie par l'homme, c'est que, déjà, elle lui était inférieure. Dans le cas contraire, elle fut parvenue à secouer le joug ; elle eut opposé la ruse à la brutalité et elle aurait triomphé. Dans la vie sociale, ce ne sont pas les hommes les plus robustes qui l'emportent, ce sont les plus intelligents. Une brute herculéenne est asservie par un gringalet rusé. On voit cela tous les jours. L'argument de l'infériorité physique ne signifie donc pas grand chose. Certains peuples ont été persécutés pendant des siècles et malgré cela ils ne sont pas tombés dans un état d'infériorité mentale. L'exemple des Juifs nous prouve tout le contraire ».

Il est certain que ce n'est pas une solution que de mettre tous les torts au compte de l'homme. Ce serait un raisonnement aussi simpliste que celui des révolutionnaires qui disent, pour expliquer tous les maux sociaux, « C'est la faute au Capitalisme ! » Les phénomènes sociaux sont, hélas ! bien plus compliqués. Ils n'obéissent pas à des causes isolées,

mais à des facteurs multiples, parfois difficiles à saisir et qui s'enchevêtrent les uns dans les autres, si bien que l'on prend très fréquemment un effet pour une cause — et nous savons que, là comme ailleurs, il n'y a pas de cause première.

À toutes les époques, même lorsque la femme était maltraitée odieusement, il y en a eu qui ont évolué et qui sont arrivées quand même à percer. On ne peut nier, cependant, que le nombre de ces femmes aurait pu être plus grand si des facilités d'instruction avaient été accordées à la masse de la population. Il faut du génie pour arriver à vaincre l'adversité et pour affirmer sa personnalité malgré tous les obstacles. Or, le génie est rare, chez l'homme comme chez la femme. La moyenne des humains ne peut que gagner à être stimulée, soutenue, aidée, par le milieu social.

Pas de haine entre les sexes ! Ce n'est pas en opposant la femme à l'homme, comme une ennemie, que l'on résoudra la question. Ennemie, elle ne l'est que trop déjà et c'est précisément ce point que je me propose d'examiner à présent.



Ce n'est pas nous qui sommes les ennemis de la femme et qui la combattons.

C'est elle au contraire qui se dresse devant nous comme une adversaire permanente.

Elle est l'ennemie de tout effort pour l'affranchissement individuel ou social. Elle est l'ennemie de la révolte et de la propagande. Elle est l'ennemie du perfectionnement moral et intellectuel, l'ennemie de l'éducation, de la vie plus consciente.

En temps de grève, la plupart des femmes, au lieu de « remonter le moral » de leurs compagnons en lutte avec le patronat, les découragent et les énervent de supplications. Si le mouvement échoue, on peut en attribuer la responsabilité, pour une bonne part, à l'action de la femme, facteur de résignation et de soumission.

Elle est la grande conservatrice, la grande timorée, celle qui s'incline toujours, qui a des ressources inépuisables d'endurance et de servilité et qui respecte infiniment la tradition.

Elle obéit toujours, et elle veut que son compagnon l'imite, à l'opinion publique.

C'est la femme qui veut que les enfants soient baptisés et qu'ils aillent au catéchisme, afin de faire leur « première communion ». L'homme accepte « pour avoir la paix ». De même qu'il avait accepté d'aller se marier à l'église, pour faire plaisir à la fiancée qu'il aimait et qu'il espérait pouvoir convaincre par la suite : il acceptera plus tard de livrer ses enfants à la souillure de l'enseignement religieux. Incroyant et athée, sachant que le prêtre déforme l'intelligence des jeunes êtres que de criminels parents leur ont confiés, il sera malgré tout assez veule pour se soumettre à la volonté de sa femme, pour éviter de continuelles criailleries et d'obsédants reproches.

Il n'est pas gai d'avoir la guerre dans son ménage, il est vrai. Rien n'est plus douloureux que de tenir tête et de réagir contre un être qui vous est cher. Pourtant, certaines abdications ne sont pas permises à l'homme qui se réclame d'un idéal et rien ne me révolte davantage que de voir un militant socialiste ou libertaire laisser ses enfants suivre l'enseignement religieux.

Que la femme aille à la messe, c'est son droit et le mari ne saurait l'en empêcher. (Personnellement j'avoue néanmoins qu'il me serait impossible de vivre pendant vingt-quatre heures avec une dévote !) Il n'en est pas de même pour l'enfant. Son esprit n'est pas encore assez formé, son intelligence n'est pas assez éclairée pour qu'il puisse juger par lui-même. Envoyer un enfant de huit ou dix ans au prêtre, c'est un crime contre la liberté de conscience. Nul n'a le droit d'imposer un dogme, une croyance à l'enfant et à plus forte raison de troubler son esprit avec les grossières fables et les terreurs morbides de la religion.

Elevez vos fils et vos filles en dehors de tout credo ou de tout dogmatisme imposé. Lorsqu'ils auront vingt ans, il leur appartiendra de choisir à leur guise parmi les systèmes philosophiques et religieux.

Rien n'est plus simple, rien n'est plus logique. Les femmes, malheureusement, la plupart du temps, en l'entendent pas ainsi. Il n'y en a peut-être pas une sur cent qui ait assez de volonté et de clairvoyance pour refuser de livrer ses petits à la pieuvre cléricale.

On a beaucoup discuté sur cette question de la religiosité de la femme. On s'est demandé pourquoi la femme avait toujours été le soutien des religions — qui ne gouvernent que par elle, il faut le reconnaître.

Plus faible que l'homme, plus ignorante, plus sentimentale, la femme éprouve davantage le besoin d'être protégée. De même que le primitif inéduqué s'agenouille de frayeur devant les forces, mystérieuses pour lui, de la nature, la femme, éternellement meurtrie, faible et craintive, se réfugie sous l'aile de la religion, espérant trouver le réconfort par les chimériques espérances de la Foi !

Au fur et à mesure que son cerveau s'affranchit, elle s'éloigne de la religion et elle cesse d'être réfractaire à la raison. L'éducation de la femme fera disparaître ce mysticisme qui n'a été que trop exploité par la réaction cléricale.

Ce n'est pas seulement sur le terrain religieux que la femme est un obstacle formidable. Sur presque tous les terrains, elle s'oppose également à la marche en avant.

Voyez le militarisme. Cette odieuse institution devrait être maudite tout particulièrement par les mères. Comment peuvent-elles pactiser avec un état de choses qui leur arrache leurs petits et qui les massacre et, qui les mutile et qui les broie par millions ?

Hélas ! la femme a été aussi cocardière que l'homme ! Elle n'a pas tenté un seul geste pour défendre la vie de ceux qu'elle aime ! Elle a fait chorus avec les massacreurs et elle a bêtement répété les âneries des « bourreurs de crânes » ! Elle s'est faite la dénonciatrice des « embusqués », la persécutrice des « boches » ; elle a proclamé qu'il fallait aller « jusqu'au bout » et le « défaitisme » n'a pas été haï plus violemment que par son cerveau de linotte ! Et elle s'est jetée, avec un enthousiasme plein de vulgarité, au cou du « poilu » belge, anglais, américain ou nègre, pour affirmer la solidité de son patriotisme !!

Je sais qu'il y a eu des exceptions et je les respecte infiniment, mais je regrette, et vous le regretterez avec moi, qu'elles aient été aussi rares.

La femme est extrêmement routinière en ce qui concerne l'hygiène et l'alimentation. Il est très difficile de lui faire abandonner le vin, le café, l'alcool ; de lui faire supprimer ou diminuer l'usage de la viande ; de lui faire agencer son

appartement d'une façon simple et hygiénique. Elle affectionne le fouillis poussiéreux des tentures, des rideaux et des tapis. N'essayez pas de la détourner des cuisines compliquées... et morbides. Elle est heureuse de consacrer son temps, tout son temps, à son « intérieur », à ses casseroles, à sa toilette ! Rien d'étonnant, après cela, qu'elle n'ait pas le loisir de s'instruire et de développer son cerveau — ce qui est le cadet de ses soucis !

Elle n'est pas non plus à la hauteur de sa tâche en ce qui concerne l'éducation de ses enfants. Trop faible en général, elle les « gâte », elle les couvre de baisers après les avoir battus ! Elle ne leur donne aucune notion scientifique et bien souvent elle nourrit leur esprit de sornettes... Combien de mères font pratiquer l'hygiène et le sport à leurs petits ? Combien leur donnent l'éducation sexuelle — si importante pourtant ? Par contre, elles sont fières de faire de leurs filles de petites « oies blanches » et de leurs garçons des prétentieux au cerveau creux...

Il est une question sur laquelle pourtant, va-t-on peut-être m'objecter, la femme est moins critiquable que l'homme. Cette question, c'est l'alcoolisme.

Cette affreuse passion qui engloutit la santé et la vie de tant d'individus, qui détruit la richesse de tant de pays, qui engendre la tuberculose, le crime, la dégénérescence, qui empêche le prolétariat de briser ses chaînes, cette passion est presque le monopole de l'homme, tandis que la femme lui est restée réfractaire.

Il faut en convenir, les ravages du poison-alcool sont beaucoup moins affreux au sein de l'élément féminin. Constatons toutefois, et avec de grands regrets, que le mal a une grande tendance à se propager, depuis la guerre surtout, chez les femmes.

Disons le franchement : dans la lutte antialcoolique, nous souhaiterions avoir l'appui des femmes.

Ne sont-elles pas les plus atteintes, indirectement, par le fléau qui ruine la famille, qui désagrège le foyer et qui entraîne la maladie, la misère, la folie, le crime même ? Ne souffrent-elles pas d'engendrer des avortons, procréés les soirs de saoulerie et marqués d'avance pour toutes les misères morales et physiques ? Ne souffrent-elles pas de vivre aux côtés d'une brute avinée, d'un homme violent et grossier que guette l'asile d'aliénés ?

Que font-elles, les femmes, contre le terrible mal ?

Pas grand'chose, il faut le dire.

Et je vais ajouter quelques mots qui surprendront, qui indigneront peut-être certaines de mes auditrices, mais qui doivent être dits.

J'estime que très souvent l'alcoolisme de l'homme est l'œuvre de la femme elle-même.

Si l'homme, en sortant de l'atelier, trouvait à son foyer une compagne intelligente et gaie, il ne prendrait pas le chemin du cabaret.

Mais la femme est ignorante et bornée. Sa conversation ne roule que sur le prix des légumes ou du fromage ; elle ne s'intéresse qu'aux ragots des voisines. Si le mari veut aborder quelque sujet un peu plus élevé, elle ne répond pas ou elle détourne la discussion, persuadée que les questions philosophiques, politiques ou sociales ne sont pas faites pour les femmes.

Quel réconfort peut trouver un travailleur auprès d'une épouse sotte et mesquine ? Aucun. Certes, cela n'excuse pas sa chute dans l'alcoolisme, mais cela l'explique. On peut affirmer que la plupart des femmes qui se plaignent de l'intempérance de leurs maris en sont indirectement responsables. L'homme ne se serait pas mis à boire si la femme avait su le retenir et le captiver, au lieu de l'accabler de récriminations déplaisantes et de réflexions sottes.

On reproche à la femme d'être extrêmement menteuse et hypocrite, de jouer la comédie avec une facilité déconcertante. C'est bien possible et c'est une raison de plus pour que sa situation morale soit améliorée. Lorsqu'elle ne sera plus sous la dépendance étroite du mâle et qu'elle pourra vivre normalement de son propre travail, elle aura moins de motifs de jouer la comédie pour duper l'homme et pour l'assujettir.

Il n'est que trop vrai qu'un grand nombre de femmes n'ont d'autre but que celui de conquérir un homme. Pour y arriver, elles emploient tous les subterfuges. Une fois mariées, leur manière de faire change parfois d'une façon radicale et elles se montrent autoritaires, cupides, insupportables.

J'applaudis sans réserves à tout effort tenté pour libérer la femme. Elle ne doit pas être l'esclave de l'homme.

Mais le nombre des hommes gouvernés par leurs femmes est bien plus considérable qu'on ne le croit.

Je ne veux pas citer d'exemples, mais on peut dire que

l'influence de la femme a été très néfaste pour beaucoup d'hommes de valeur. Taine, Henri Heine, Littré, Le Dantec, etc., furent unis à des femmes qui amoindrirent ou générèrent leur activité ou qui trahirent leur volonté en les livrant au prêtre à l'heure suprême...

Dans les trois quarts des ménages, c'est la femme qui dirige et qui impose sa volonté. Elle le fait d'une façon si adroite et si subtile que l'homme ne s'en aperçoit même pas. Il s' imagine de bonne foi, au contraire, qu'il n'en fait qu'à sa propre tête, lorsqu'il exécute les gestes auxquels sa « moitié » a su l'amener habilement.

La femme est patiente. Elle mettra parfois des mois, des années pour arriver à ses fins, mais elle ne se décourage pas.

La goutte d'eau qui tombe sans arrêt sur la pierre finit par la ronger et par la creuser. De même, l'action persévérante de la femme sur son compagnon modifie les idées et la conduite de celui-ci.

L'homme s'emportera, criera, se dressera contre les exigences de son épouse. Elle laissera passer l'orage, guettant le moment propice pour revenir à la charge, insidieusement, utilisant toutes les circonstances, employant tous les arguments à l'appui de sa thèse. Elle usera la volonté de l'homme. Et elle sait pleurer si facilement !!

Il faut avoir une fameuse énergie pour résister à cet assaut continuel ! C'est pourquoi, nous devons recommander à nos jeunes camarades de ne pas s'unir à la légère.

Rien n'est plus beau et plus noble que l'amour. Rien n'est plus digne d'embellir la vie que l'union de deux êtres qui partagent les mêmes luttes et les mêmes joies. Rien n'est plus doux, plus réconfortant que de pouvoir s'appuyer, aux heures amères, sur l'affection d'un être cher, qui vous comprend, vous soutient, vous console...

Mais rien n'est plus triste, plus désolant, que la vie avec un être dont les conceptions sont opposées aux vôtres, dont chaque geste vous choque, qui contrecarre vos projets et vos œuvres...

Mieux vaudrait mille fois rester seul que de s'unir dans de telles conditions !

Une mauvaise union, c'est une amputation de soi-même. Camarades, c'est un véritable suicide moral !

On est jeune. On aime une femme ou une jeune fille. L'at-

traction sexuelle, qui reste la base inébranlable de l'amour, est impérieuse... A tout prix, on veut s'unir à cette femme. Pour y parvenir, on consentira certaines concessions. On ira à l'église, on fera maintes simagrées. On se consolera en pensant : « Une fois marié, je ferai l'éducation de ma femme. Je lui ferai comprendre la beauté de mes conceptions et elle cessera de les combattre ».

Je ne dis pas que c'est impossible. Je connais des camarades qui ont su faire évoluer leurs compagnes, probablement parce qu'ils avaient su les choisir. C'est l'exception, et c'est une très rare exception.

Voilà la vérité et il faut avoir le courage de la proclamer.

Presque toujours, le mariage, c'est le « naufrage » de l'individu conscient.

Tous les individus ne sont pas susceptibles d'évoluer, il faut bien le comprendre. En dépit de toute notre propagande, il y a un grand nombre d'hommes qui ne partageront jamais nos idées, parce qu'elles ne cadrent ni avec leur tempérament ni avec leur façon de concevoir les choses.

Cette difficulté est encore plus grande lorsqu'il s'agit de la femme. Elle est conservatrice par tempérament. L'homme représente l'élément actif, la femme l'élément passif, on l'a dit avec raison. C'est pourquoi elle est réfractaire, d'une façon générale, à tous les efforts de révolte et de lutte contre les préjugés.

C'est sur ce terrain là que la femme est notre ennemie !

Nous ne devons pas opposer les sexes, je le répète. Ils représentent deux grandes forces qui ne se confondront pas, qui ne fusionneront jamais, mais qui doivent s'équilibrer dans l'harmonie et dans la justice.

L'élément féminin, avec ses qualités de stabilité, de dévouement, d'affection, doit collaborer pleinement avec l'élément masculin, élément de transformation, de création, de force. L'ordre social, hors de leur entente, restera un vain mot.

Cela, c'est l'avenir — un avenir bien lointain, je le crains !

Pour le présent, il faut lutter. Que les femmes conscientes soient à nos côtés. Qu'elles réalisent leur personnalité, qu'elles soient aussi des « individualistes », des penseurs libres, des ouvriers de l'émancipation intellectuelle...

Il ne faut pas qu'elles soient l'obstacle à la marche en avant. Sur dix camarades qui abandonnent la lutte, qui se

fatiguent ou qui trahissent, il y en a neul qui obéissent à la perniciose influence de leur compagne...

Choisissez donc à bon escient celle qui pourra prendre part à tout ce qui fait la beauté et la grandeur de votre vie. Ne négligez pas d'ouvrir les yeux aux femmes de votre entourage. Apprenez-leur à revendiquer leurs droits, non pour les dresser contre l'homme, mais pour en faire des individus conscients, qui entreront en bataille contre toutes les iniquités et qui seront nos amies et nos sœurs dévouées dans le grand combat libérateur, au lieu de paralyser nos efforts et d'émasculer nos volontés.

Notre formule restera : l'homme et la femme indépendants dans l'UNION LIBRE ; la maternité consciente et libre, l'enfant éduqué et sain dans la famille affranchie...



Dès que Lorulot eut terminé sa conférence, la parole fut donnée à HAN RYNER, qui développa très clairement la thèse exposée dans son ouvrage sur « Le Mariage Philosophique », dont Lorulot avait lu plusieurs extraits.

Ensuite, JULIA BERTRAND vint lire un article très intéressant, montrant que les hommes avaient souvent une part importante de responsabilité dans l'infériorité et l'ignorance de leurs compagnes, qu'ils négligent d'éclairer et d'instruire ou qu'ils choquent par des procédés trop brutaux ou trop intolérants.

Une contradictrice, appartenant à la *Voix des Femmes*, prend ensuite la parole. Elle s'exprime d'une façon si violente qu'il en résulte des protestations dans l'assistance. La réunion, qui avait été jusqu'alors parfaitement calme (nonobstant quelques interruptions et une légère obstruction faite par une poignée de féministes un trop trop... nerveuses) finit dans le tumulte, cependant que la contradictrice — à laquelle Lorulot répond en quelques mots rapides — affirme que la femme est supérieure à l'homme et fait l'apologie de la chasteté...

